

roman

# Les chants incomplets

Miguel Duplan



Extrait de la publication

**MÉMOIRE**  
D'ENCRER 



# LES CHANTS INCOMPLETS

Mise en page : Virginie Turcotte  
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu  
Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2013  
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives  
Canada

Duplan, Miguel, 1963-

Les chants incomplets

(Roman)

ISBN 978-2-89712-081-8 (Papier)

ISBN 978-2-89712-082-5 (PDF)

ISBN 978-2-89712-083-2 (ePub)

I. Titre.

PQ3949.3.D86C42 2013 843'.92 C2013-941379-0

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Téléc. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Miguel Duplan

# LES CHANTS INCOMPLETS

Roman

**MÉMOIRE**  
D'ENCRIER 

DU MÊME AUTEUR

*L'acier*, Paris, l'Harmattan, 2007 (Prix Carbet de la Caraïbe 2007).

*Le Discours profane*, Sainte-Marguerite-sur-Mer, Des Equateurs, 2008.

*Un long silence de carnaval*, Meudon, Quidam Editeur, 2010.

*Pour Elle,  
Elle qui m'a tout fait entendre...*





*Nul homme n'est qu'une Isle en soy-mesme; tout homme est un morceau de continent, une part du tout; si une parcelle de terrain est emportée par la mer, l'Europe en est lésée, tout de même que s'il s'agissait d'un Promontoire, tout de même qu'il s'agissait du manoir de tes amis ou du tien propre; la mort de tout homme me diminue, parce que je suis solidaire du Genre Humain. Ainsi donc, n'envoie jamais demander: pour qui sonne le glas; il sonne pour toi.*

John Donne



Le vent se lève avec bonté. Et moi-même, figé face à la mer opaline, de mon promontoire arboré, je calcule un maelstrom ancestral, comme une sorte d'humide raréfaction de mes sentiments, et je hume avec appétit les odeurs chaudes qui m'enveloppent : ce sont des odeurs de papayes écloses, ce sont les encens des mangues écrasées à même le bord de la terre rouge. Et aussi, je prends le soleil chaud, posé là sur ma peau tiquetée. C'est cela.

J'invente encore des vaisseaux échoués dans la grande baie incertaine, tout là-bas. J'inspire très fort le zéphyr marin, mon souffle est long, droit et sec. J'inspire encore très fort le malheur qui se dévoile devant moi, il pointe son doigt sur moi, et cette espérance avortée s'engouffre en moi aussi, comme une prière caduque, et je me dis que je suis bien cet homme-là, enchaîné pour le restant de mes vies, que cela me donne une drôle de malédiction et que cela m'emprisonne comme une formidable envie de vivre à nouveau. C'est cela.

Je suis maintenant assis par terre. Les souvenirs de cette sordide affaire commencent à me tordre les boyaux, dis-je, peut-être qu'il suffit de me ressaisir, jambes repliées, l'une contre l'autre, pour espérer un quelconque apaisement. Ce n'est pas vrai. C'est tout au plus une éclipse. Il y a bien longtemps que je suis le seul de mon entourage à reconnaître comme ça les affres de la solitude. C'est cela.

Je me colle encore à cette terre. Elle a été brillante pour moi, elle m'a rendu rond, fort et puissant, quelquefois injuste, très souvent décevant. C'est cela.

Le bleu se couvre.

Des nuages bien ronds obscurcissent l'horizon. Il va pleuvoir bientôt sur Sainte-Marie.

## CHANT PREMIER



D'aussi loin que ma mémoire s'en mêle, bien longtemps avant que la déconfiture des rhums bus n'emmêle mes souvenirs, et même quand, jeune homme avide de reconnaissances paternelles, je feuilletais les pages jaunies des photographies anciennes, j'ai conservé le souvenir de mon père prenant la pose, sous l'œil charmant d'un photographe en chapeau de paille quand celui-ci arrangeait la famille bourgeoise (il prenait grand soin de mettre la grand-mère bien au centre des débats. Elle s'imposait d'un coup. Prenait toute la place et rejetait les autres tout contre les bords lisses du papier bromure). Je n'ai pas oublié non plus les attentions que ma Petite-Mère lançait vers celui qui se cachait tout le temps, qui s'enfuyait partout et qui octroyait aux vents ses hommages, encore ses hommages, même qu'il trouvait le temps de se quereller avec d'autres aussi mal en point que lui et qu'il ne se donnait même plus la peine de répondre aux questions qu'elle lui reposait avec rage.

Vraiment, dans le sel ambiant de l'Anse Madame, mes frères, mes sœurs et moi-même pratiquions les jeux nautiques, toutes sortes d'inventions aquatiques qui nous rapprochaient des contentements enfantins. Je revois encore ma mère, petite cerbère plantée dans le limon empierré, pas du tout à l'abri d'un gros soleil accablant qui fusillait sa calebasse trop blanche. Elle scrutait l'horizon à la recherche d'un beau navire qui n'arrivait jamais.

Le petit homme que j'étais se cachait sous le doux renversé d'un gommier échoué là et jetait de temps en temps un œil inquiet, une surdité, vers la main gantée de celle qui accompagnait maman. Elle aussi toute fine, son ombrelle chaude posée à même le sable noir.

Ce vague redoux de la mer plausible n'était qu'une illusion.



Je m'appelle Raoul Maubusson. Je suis né tout en rondeur le 13 décembre 1927 à Fort-de-France, dans ce petit assemblage verdoyant et tortueux que l'on nomme Île aux Fleurs. Il faisait froid ce soir-là. La maison en bois très fin qu'habitaient mes parents à l'Anse Madame recevait ventre arrière un vent très sec qui sortait de la ravine toute proche. Il faisait froid, me répétait souvent ma petite maman comme pour me dire que son malheur avait commencé ce jour-là.

Mon père se prénomait Henri. Et ma petite maman s'appelait Paulette. Ils étaient tous les



deux très blancs et tous les deux très fiers d'être comme ça dans ce monde-là.

C'est le rectiligne silence des oiseaux qui guide mes pas. À aucun moment ces paroles flasques qui peuplent mes pensées. Je n'ai qu'un désir : le tourbillon clément des reposées marines, ou quelquefois la sismique avachie des gestes malheureux. Oui, comme le grand mabouya aplati, je respire longuement la terre ineffable, rose, verte. C'est selon mon regard d'aplomb.

Et comme la stupeur me domine, j'ose dire : mon père se multiplie en moi, son recommencement barbare.



Il est des nuits où le doux murmure des crickets effleure à peine mes tempes juvéniles. L'ordre enseveli des planches enclosant la maison s'échevelle d'un coup d'œil. Elle se trompe de mots, la maison. C'est dit : cette maison s'étrique d'un coup sec comme une lampe bon marché.

Et il fait déjà tout noir. Le serein du jour s'est envolé depuis bien longtemps. Au-dehors, le vent est hirsute. Et planqué en dessous des tuiles humides, j'écoute la voix dure de mon père qui monte. Il dit à ma Petite-Mère prostrée : Voilà, Raoul, il tiendra la caisse du magasin...

Il fait vent frais aussi quand la mer s'en prend aux babillages des mains cavernueuses. Inutile de se répéter. Il faut subir. Un point c'est tout.

Il fait vent frais aussi quand le ciel arrondi de décembre ne sait plus très bien à quelle fraîcheur

se vouer et que celui-ci, aux obscurités du matin, se dévoile petit à petit, comme un soleil terne face à la supplique matinale. Et il, ce ciel tout arrondi encore, est sensible, voilà tout, aux chimères des hommes qui s'enhardissent de très bonne heure, comme chaque jour, le coutelas précis au plus haut de leur destinée maladroite. Et le morne est vert épais, caché tout là-haut dans les brumes exilées.

J'aime bien me tenir bien raide, j'ai presque dix ans, l'œil aux aguets, la mèche étonnante, l'esprit déjà retors, dans le crissement des bois argentés de la Médaille. Mon père, qui a déjà compris mes atermoiements, dit à ses camarades de beuverie : Regardez-le, il pense le monde comme une maladie.

Et puis à midi, il suffit de donner aux bonnes odeurs qui s'incrument dans la maison une forme suave, des regards tintinnabulants, des attendrissements tout inquiets et des sorcelleries de toutes les natures. Toujours, Josette, la bonne de maman, me couve des yeux et, d'un cillement, vite, vite, m'indique la trace qui mène à la cuisine, retranchée dans une noire alvéole, bien trop loin des regards déchirés de mes parents. D'ailleurs ils n'osent jamais y aller : ceci est mon royaume et Josette y est ma reine, et combien elle m'aime, et combien elle me gave pour me le dire, et combien tout mon corps aime tout ça.

Le vent s'évente quelquefois avec ivresse. La maison tremblote de partout et encore de partout. Mes frères et moi-même profitons d'une accalmie bien légère et, sans rien dire à notre Petite-Mère

inquiète, à la queue leu leu, le long d'un couloir bien triste, nous voilà brusquement posés devant la baie devenue toute huile, scrutant le monde nébuleux avec transparence, vraiment le glorifiant vainement de nos cris sans nom. Miquelon est par-là!, hurle Roger, le tout dernier. Miquelon est par-là, répète-t-il comme pour lui-même.



Silence. Je frictionne tes jambes rondes couleur sombre.

La nuit m'ébahit doucement quand je reprends le fil de mes pas béants par-dessus ton soleil. Un seul regard clair: celui de ton ombre, que je recouvre à ma hauteur sans aucune hésitation.



Petite-Mère et Grand-mère pratiquaient commerce, ferblantières dévotes, souvent pleurardes, quincaillières étouffées, xénophobes repenties – souvent en milieu de matinée. Un peu moins quand le soleil gisait à plat ventre sur la mer étalée. Elles s'étaient établies sur le Bord de Mer quelques années plus tôt, à la fin de la Première Guerre. Le magasin se dressait tout en longueur face à une guirlande de bateaux alanguis dans la baie ruisselante, voiles ou bien chaudières trop éteintes, sans ailleurs potentiels, bouleversés d'être éreintés et couchés là, amorphes, transporteurs d'idées reçues et de marins belliqueux, aussi, qui n'attendaient qu'une chose: la nuit noire pour se rendre aux bordels de la transat et se vider les couilles sans même trouver le temps

de jeter la piécette avec tendresse. C'étaient ces mêmes marins qui le lendemain, sous le charme de Petite-Mère, déclamaient vives chansons de Marseille et faisaient rire mon père en racontant les mésaventures de Fanny et de Marius. Je les écoutais un peu sottement, impressionné que j'étais par le doux pompon qui rougeoyait par-dessus leurs têtes écaillées.



Mes frères et mes sœurs sur le parquet brillant : Roger, le tout dernier, tête-boule plus grosse que son corps ; Henri, le second, beau ténébreux déjà ; Annie, rebelle à toutes paroles pourries ; Mireille, brune et jolie, elle danse partout dans la pièce mal éclairée ; et Éliane, aussi courte que Petite-Mère. Et puis, il y a Albin. Il fait battre le petit cœur de Petite-Mère dans tous les environs réunis. Et elle lui pardonne tellement.

« Josette, vous nous ferez du poisson frit et de la lentille ce midi ! »

Depuis quelque temps, j'ai le visage douleur méchante le regard couleur quelconque, la gueule en travers, une mèche qui pend sur l'œil gauche comme un chèche de pirate.

Sur les chemins qui mènent à l'école, je promène ma grosse chair avec rudesse. Je suis une force peu tranquille ; surprenant pour un garçon de mon âge. J'en use avec appétit.

Les bonnes sœurs qui nous surveillent dans la cour de récréation crient sans arrêt. Elles piaillent : Mais arrêtez ! Bon Dieu ! Mais arrêtez !

Elles s'essoufflent sur tout et surtout sur moi-même, et je les entends me dire: Petit con de bourgeois! Comme ça, j'ai le diable en dedans de mon corps et c'est tout bonnement saisissant.

Comme le temps est fébrile et comme mes petits pas le sont aussi quand je guette son paysage! Va, qu'elle me dit, retire-toi de mes jambes et laisse-moi travailler. Elle me dit cela, Josette, elle me chasse, et pourtant, je sens ses doigts tout doux, tout doux dans mes cheveux aplatis. Et comme je cours après elle, nous voilà à présent dans le dédale des draps suspendus, et comme ils blanchissent bien au soleil, encore au soleil, je n'entends plus que mon cœur qui claque pour l'obscur souvenir qui allonge ses bras, qui allonge ses bras encore, inlassablement.

Mon père hurle à perdre haleine quand il s'enrage après tout son monde. Il en veut à Petite-Mère, qui se pavane seulement dans le sombre de la quincaillerie. Et du fond de sa chambre ventilée, il gueule encore: C'est mon héritage, j'y ai droit!

Ce silence est insupportable. Ce grand embarras l'est aussi. Sofas et guéridons renversés. Broderies anglaises, porcelaines de Limoges éclatées. Petite-Mère, clouée dès le soir sur le pas de la porte. Elle attend. Elle espère un retour à l'aube, ababa et refroidi, silencieux et pauvre hère, serein et prospère. Elle crie: Tu pues la négresse en chaleur!

♦

Il se peut que j'aie dix ans la première fois. Il se peut que tout ça se déroule un après-midi

DANS LA MÊME COLLECTION

*Gouverneurs de la rosée*, Jacques Roumain

*Nègre blanc*, Jean-Marc Pasquet

*Trilogie tropicale*, Raphaël Confiant

*Brisants*, Max Jeanne

*Une aiguille nue*, Nuruddin Farah

*Mémoire errante* (coédition avec Remue-Ménage), J.J. Dominique

*Dessalines*, Guy Poitry

*Litanie pour le Nègre fondamental*, Jean Bernabé

*L'allée des soupirs*, Raphaël Confiant

*Je ne suis pas Jack Kérouac* (coédition avec Fédérop), Jean-Paul Loubes

*Saison de porcs*, Gary Victor

*Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon*, Laure Morali

*Les immortelles*, Makenzy Orcel

*Le reste du temps*, Emmelie Prophète

*L'amour au temps des mimosas*, Nadia Ghalem

*La dot de Sara* (coédition avec Remue-Ménage), Marie-Célie Agnant

*L'ombre de l'olivier*, Yara El-Ghadban

*Kuessipan*, Naomi Fontaine

*Cora Geffrard*, Michel Soukar

*Les latrines*, Makenzy Orcel

*Vers l'Ouest*, Mahigan Lepage

*Soro*, Gary Victor

*Les tiens*, Claude-Andrée L'Espérance  
*L'invention de la tribu*, Catherine-Lune Grayson  
*Détour par First Avenue*, Myrtille Devilmé  
*Éloge des ténèbres*, Verly Dabel  
*Impasse Dignité*, Emmelie Prophète  
*La prison des jours*, Michel Soukar  
*Coulées*, Mahigan Lepage  
*Maudite éducation*, Gary Victor  
*Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort*, collectif dirigé par Gary Victor  
*Jeune fille vue de dos*, Céline Nannini  
*L'amant du lac*, Virginia Pésémapéo Bordeleau  
*La nuit de l'Imoko*, Boubacar Boris Diop  
*La dernière nuit de Cincinnatus Leconte*, Michel Soukar

# Les chants incomplets

Sous les luxuriants tropiques, Raoul Maubusson, fils de colons français, raconte son histoire : « Je suis né tout en rondeur le 13 décembre 1927 à Fort-de-France... »

Déchirements de l'enfance et histoire d'amour fou, Raoul Maubusson vit avec Sylvie Roy-Ledoux une vie de désirs et de tourments. Tout les sépare, tant la peau que l'origine. Entre ces deux mondes, qui se rencontrent par hasard, monte un chant d'espérances avortées, une cantilène vorace, une incantation hallucinée dans la nuit des humains. *Les chants incomplets* est une fable puissante, soutenue par une écriture fluide et riche, qui n'est pas sans rappeler les grands maîtres de la littérature caribéenne.

Romancier et éducateur, Miguel Duplan est né en 1963 à Sainte-Marie, en Martinique. Il vit en Guyane française. Son roman *L'acier* a reçu le Prix Carbet de la Caraïbe en 2007.